

LA LEGENDE DU SEIGNEUR DE L'ISLE DIEU

« Mon seigneur ! C'est avec une immense joie que votre retour fut annoncé à la citadelle ! ».

Des salutations respectueuses de mes vassaux, aux courbettes galantes des courtisans, jusqu'au révérences gracieuses des damoiselles, toute l'Isle Dieu m'adressait ses politesses, ainsi qu'à mon équipage, au retour de notre expédition maritime.

Heureux de retrouver la terre de mes aïeux, que j'avais quitté depuis de longs mois, je répondais à tous avec bienveillance et courtoisie, oubliant mes ressentiments pour certaines têtes dures, qui avaient troublé la paix de l'île dans le passé, celles qui avaient enfreint mes ordres.

Je contemplai un instant l'imposante bâtisse qui se dressait devant moi, un peu cachée par le brouillard, le « Vieux Château », ainsi qu'on l'appelait depuis 200 ans, quand il avait survécu à une tempête qui avait ravagé l'île. En quatre mois d'absence, il n'avait pas changé, toujours aussi majestueuse, image de la vaillance de ma famille depuis des générations.

Je n'avais qu'une seule hâte, retrouver mon loyal ami Ambroise, vicomte de Port-Joinville, aussi pénétrais-je avec empressement dans le Vieux Château,

Je n'eus pas longtemps à attendre : au pied du donjon, il se tenait droit, et le sourire chaleureux qui se dessinait sur son visage en disait long sur sa joie de me revoir.

Mon allégresse était égale à la sienne. Quatre mois d'absence ! Alors que depuis l'enfance nous partagions nos jeux, nos facéties, comme nos disputes ! Ce lien qui nous unissait, au lieu de se distendre sous l'effet de l'éloignement, s'était renforcé : en ce temps passé loin de lui, j'avais pu mesurer la valeur de sa présence, l'authenticité de notre amitié. Nos caractères différaient grandement : en effet, la beauté du caractère d'Ambroise reposait avant tout sur sa sensibilité, une sensibilité presque féminine, qui lui faisait sonder les cœurs, déchiffrer les âmes les plus énigmatiques. Lui, il me nommait « le stoïcien », pour rire. Etrange appellation, que j'ai tenté de réfuter à chacune de ses apparitions, mais elle désignait sans doute ce que j'étais. Impassible, inflexible, indomptable. Rare sont les personnes qui me faisaient sortir de

ma rigidité naturelle, et Ambroise en faisait partie. Lors de la mort de mon père, survenue en mer six mois auparavant, il avait su me faire sortir de mon mutisme et m'aider à traverser cette épreuve. Ambroise était l'ami idéal, loyal en toute occasion, irréprochable pour sa vertu, exemplaire pour sa bravoure ! Un cœur d'or dans un homme ardent. C'était le seul à qui je pouvais confier les yeux fermés l'autorité seigneuriale en mon absence. Le seul à qui j'accordais toute ma confiance.

- Salut à toi, Aymeric, comte d'Yeu, seigneur de notre île ! Sa seigneurie daigne enfin redescendre du Palais Royal, et faire l'honneur de son auguste présence à ses humbles sujets !

Le ton faussement obséquieux, ainsi que la courbette cérémonielle de mon ami me firent éclater de rire et je lui répondis de la même manière :

- Salut à toi, Ambroise, vicomte de Port-Joinville, gardien de mon domaine et mon fidèle ami !

- Ton voyage s'est bien passé ? Comment se porte notre bon Roy ?

- Son Altesse a été charmée par ma visite de courtoisie...Toi, raconte-moi ! Les pêcheurs ?

- Quelques hommes ont disparu en mer, mais tu sais que c'est inévitable... Ne voulant pas obscurcir la conversation, il ajouta :

- J'ai nombre de choses à te raconter !

Puis avec un beau sourire :

- Il faut que je te la présente...

Je n'eus pas le temps de répondre à Ambroise, un homme venait vers nous en courant et nous cria :

- Messeigneurs ! Les Anglais ! Les Anglais arrivent !

C'était Gontrand, le messager du Nord de l'île qui nous portait cette déclaration effroyable.

La première stupeur passée, je repris mon sang-froid et je lui demandais, la gorge serrée :

- A quelle distance sont-ils ?

- Ils seront là dans une heure et demie tout au plus, mon seigneur !

Le soleil commençait à luire à l'horizon. Accoudé à la muraille du donjon, je contemplais les alentours du Vieux Château, afin d'organiser sa défense et celle de

toute l'île. Elle était la terre de mes aïeux depuis des générations, pour rien au monde je laisserai les Anglais en prendre possession !

La seule solution de protection pour les pêcheurs et leurs familles étaient de les enfermer dans la château. Le cor d'alerte fut sonné, et bientôt tous s'entassèrent dans sous-sols et les caves.

Mon premier réflexe avait été d'envoyer deux de mes hommes chercher de l'aide en Vendée. Mais je ne pouvais espérer aucun renfort immédiat, étant donné les kilomètres qui la séparait de nous. L'Isle Dieu était condamnée à combattre de ses propres mains.

Nous fîmes tous les efforts possibles pour faire du Vieux Château une citadelle imprenable : hommes armés jusqu'aux dents, marmites d'eau bouillante aux murailles... Mais je ne possédais qu'une petite armée, les pêcheurs étant dans l'incapacité de se battre.

Je passais en revue mes chevaliers. Je commençais par l'avant-garde constituée de grands guerriers. Leur taille impressionnante me donnait confiance en la victoire, mais tout à coup, j'aperçus, perdue parmi eux une forme frêle, (trop frêle !) pour la guerre. Malgré ma dureté, j'eus un serrement au cœur. Cette silhouette débile était promise à la mort.

- Qui est-tu, brave chevalier ? lui demandai-je.

Après un instant de silence, sa voix fluette me répondit :

- Je suis Geoffroy, fils de Lothaire, Monseigneur, pour vous servir !

Je remarquais les couleurs qu'il arborait : un ours féroce, griffes sorties, rouge, sur fond blanc. Ironie du sort, pour cet créature fragile, pensais-je. Ambroise devança mes pensées en me glissant à l'oreille une recommandation, à laquelle j'acquiesçai ; il lui dit :

- Geoffroy, fils de Lothaire, ton courage est aussi impressionnant que l'animal qui te sert d'emblème ! Cependant, tu serviras davantage notre seigneur à l'arrière garde.

Devant l'immobilité du chevalier, il ajouta avec une voix ferme que je ne lui connaissais que rarement :

- C'est un ordre.

Je postai une petite partie de mes chevaliers sur la grève, en embuscade, et une autre sur les murailles du Vieux Château.

Un air de patriotisme vendéen flottait dans l'air grâce aux drapeaux de l'Isle Dieu, exhibés pour enflammer le cœur de mes hommes. Une ligne ondulante, pour notre amour des vagues et de l'aventure ; le jaune vif, pour l'espoir de la victoire.

« Chevaliers, l'heure est venue de montrer votre bravoure ! Cette terre, la nôtre ! est menacée par l'ennemi, l'étranger, le traître ! Le sort de l'Isle Dieu est entre vos mains ! »

La bataille faisait rage. En une heure à peu près, les Anglais avaient pris possession de la grève et ils venaient à présent s'attaquer à la place forte. Mais j'étais confiant dans la solidité des portes de mon château.

Tout à coup, un son sourd fit vibrer tout le Vieux Château. « Le pont-levis » « c'est le pont-levis », entendis-je de tous côtés. A travers les casques, je sentais la peur se répandre sur toutes les figures et se rendre palpable. Le bélier de l'ennemi avait eu raison de la grande porte, et la herse ne formait à présent qu'une faible défense contre sa férocité.

Le moment était venu. Je fis un grand signe à l'arrière garde et criait : « Chevaliers ! Pour Dieu, et pour le Roy ! » Ils me suivirent, vaillamment, jusqu'au bout, pendant de longues heures effroyables, dans le massacre, dans le carnage, dans l'hécatombe.

Je les voyais tomber les uns après les autres, et perdre espoir face au nombre de l'ennemi ; c'était peine perdue. Le sang formait sur le sol une nappe rougeâtre. Les corps s'entassaient sur le sol, tels des tas difformes d'humains. Comme nos casques tombés sous les coups adverses avaient mis nos têtes à découvert, je lançai un dernier regard à Ambroise, un regard que je voulais déterminé, mais dans le sien je n'ai lu qu'une immense terreur. Nous le savions bien : nous étions tous les deux promis à la mort.

21 ans, est-ce un bel âge pour mourir ?

Un coup d'épée à la cuisse me fit crier de douleur et tomber à terre. Je réussis à enfoncer ma pertuisane dans le torse de l'ennemi, qui s'écroula à son tour.

Je me relevai et me remis à combattre avec l'énergie du désespoir, quand mon oreille perçut un bruit lointain. Je compris instantanément.

Ah ce son ! Ce cor salvateur ! Il sonne notre délivrance prochaine !

« Les renforts arrivent ! Tenez bon ! », criais-je de tout côté. Mes chevaliers, galvanisés, ramassait leur dernières forces pour résister pendant ces dernières minutes.

On ne peut empêcher le destin de lancer ses attaques tranchantes et inattendues : j'en eus la preuve ; en une seconde, alors qu'enfin l'espoir faisait vibrer nos cœurs, toute ma vie s'écroula : la mort frappa, jusque sur un des êtres auxquels je tenais le plus au monde. Je vis Ambroise prendre un coup d'épée à la place d'un autre chevalier qu'il protégeait de tout son corps. Non, pas lui ! Mon Dieu, non ! Il tomba, et alors que mes blessures me faisaient cruellement souffrir, je me trainais avec peine jusqu'à lui : il avait pris un coup au cœur, c'était la fin. Mes larmes se mirent à couler, mais les essuyant rapidement de mes mains ensanglantées, je repris mes esprits pour que la mort de mon ami soit la plus digne possible : je lui saisis la main droite, celle qui portait l'épée, et la plaça sur son cœur :

- Ambroise...

Il ouvrit les yeux :

- Mon ami, repris-je, tu as été si vaillant !

Il serra ma main qui tenait la sienne, comme pour me dire qu'il me remerciait, et à travers ma gorge serrée, ma voix réussit à dire :

- Merci pour ta fidélité, que Dieu t'accueille dans son Paradis. J'espère t'y retrouver un jour.

A travers sa voix étouffée, suffoquant, j'entendis ses derniers mots :

- Aymeric, prends soin d'elle, promets-le-moi...

Elle ? Mais de qui parlait-t-il ?

Je ne faisais plus attention au monde qui nous entourait, pris par la tragédie qui se déroulait sous mes yeux ; quelqu'un sanglotait près de moi. Surpris, je reconnus le frêle chevalier de ce matin, à l'ours féroce de ses armes. Sa camail d'armée déchiquetée laissait apparaître le flot de ses cheveux blonds, tombant en cascade sur ses épaules. C'était elle.

« Je te le promets ».

Elle s'appelait Aliénor d'Aloys. Ambroise l'avais rencontrée pendant que je rendais visite au roi de France. Son cœur était tout à elle, et il avait choisi de sacrifier le sien pour qu'elle vive. Le coup fatal, il l'avait pris pour elle. C'était elle qui s'était trouvé sur ses lèvres lors de ses dernières paroles. C'était elle à qui mon ami avait pensé à son extrémité.

Quatre jours après, au cimetière de l'Isle Dieu, tout le peuple s'était rassemblé pour rendre un dernier hommage aux valeureux chevaliers :

« Mes amis, nous voici tous réunis pour honorer la mémoire des guerriers qui ont vaillamment combattu pour défendre notre terre et qui sont tombés au champ d'honneur. C'est avec beaucoup de tristesse et de compassion que je présente mes condoléances aux familles qui ont perdu un de leurs membres. Ils laissent un vide derrière eux, mais une terre et un peuple qui pourra se reconstruire et continuer à vivre. Que Dieu les accueille dans le Paradis, et qu'Il nous permette de les rejoindre un jour ! Suivons leur exemple de fidélité et de générosité quotidiennement. Ils nous ont montré qu'« il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » !

Je me tus, la gorge serrée. Je baissai la tête, et la relevai : mes yeux et ceux d'Aliénor se rencontrèrent...

- C'est quoi ce titre ridicule ? Pourquoi tu perds ton temps à lire ce genre de choses ? Je n'eus pas le temps de me demander où j'avais passé les dernières minutes de ma journée, et comment j'avais atterri à l'époque médiévale de l'île d'Yeu, ma sœur venait d'interrompre brutalement le voyage que j'avais fait dans le temps par ses paroles acerbes.

- Lis, tu verras, lui dis-je, en lui tendant le livre des légendes médiévales intitulé :

**« La légende de l'amour d'Aymeric et d'Aliénor,
née sous les morts de l'Isle Dieu. »**